

*Place aux littératures autochtones* de Simon Harel

Guy Sioui Durand

---

Number 261, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86933ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Sioui Durand, G. (2017). Review of [*Place aux littératures autochtones* de Simon Harel]. *Spirale*, (261), 59–61.

# Un « nègre blanc » d'Amérique dans l'île haïtienne des Indiens tainos ?

Par Guy Sioui Durand

**PLACE AUX LITTÉRATURES AUTOCHTONES**

de Simon Harel

Éditions Mémoire d'encrier, 2017, 138 p.



Deux ans après l'événement littéraire et artistique *Les nuits amérindiennes en Haïti*, où il avait été de la délégation allochtone participant au colloque *Rencontres des peuples du Nouveau Monde*, le professeur-chercheur Simon Harel de l'Université de Montréal publie *Place aux littératures autochtones*.

L'auteur salue l'expansion de la diffusion francophone des textes d'écrivains amérindiens, principalement des poétesses innues. Il y voit un phénomène interculturel doublement salvateur : collectivement, c'est-à-dire face à « l'impasse de la fondation symbolique du Québec » ; et profes-

sionnellement, comme opportunité « d'enjoliver [sa] condition de minoritaire, de la mettre au goût du jour... relié à [son] travail universitaire ». Le registre aussi est double : politicien et très introspectif. D'abord, Harel développe dans les trois premiers chapitres – intitulés « Entre le marteau et l'enclume », « Ni honte ni haine » et « Américanité commune de nos origines » – la question de la crise identitaire collective. Il le fait en opposant les conceptions antagonistes du multiculturalisme canadien et de l'interculturalisme québécois, sous l'angle des dangers de l'État-nation. Les deux derniers chapitres, « Ce

que peut la littérature » et « Sortir de sa réserve », étalent ses éveils de conscience par rapport aux réalités autochtones, et les motivations qui le poussent à se camper dans une posture de Québécois universitaire « braconnier » engagé par l'acte littéraire.

Comment se sent-on quand on semble une solution pour l'Autre ? C'est la question (l'impression) avec laquelle j'ai terminé ma lecture. L'aire des métissages interculturels s'accroît, certes. Encore faut-il en saisir la réelle portée.

L'argumentation d'Harel s'avère em-mêlée. On passe d'un lieu à un autre, on change d'époques. On voyage de Wounded Knee en 1890 à la banquette d'un métro de Paris autour de 1980! C'est en ce dernier lieu qu'Harel prend conscience qu'il y a des Indiens en Nord Amérique, en lisant le jésuite Michel de Certeau, héritier des *Relations des Jésuites* et des pensionnats pour Autochtones (dont les enseignements prenaient la forme de «séminaires», terme toujours en vigueur chez les universitaires). D'un paragraphe qui condense la liste des auteurs autochtones, on passe à l'évocation du grief que porte l'auteur à son monde littéraire québécois, lequel a remis le Grand Prix Ludger-Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste à l'écrivain Danny Laferrière après que celui-ci ait été élu membre de l'Académie française. On revient ensuite à certaines interprétations des écrits de poétesses innues comme Joséphine Bacon, Naomie Fontaine et Natasha Nanimissuat Kanape.

Dans un rappel discutable de la genèse des littératures autochtones, Harel en vient à préférer aux audaces de la nouvelle génération des chercheurs complices (Gatti, St-Amand, Morali, Burelle, Henzi) l'ouvrage antérieur de Diane Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec* (1993). Le tout est entrecoupé d'un dialogue politicien avec les pensées de l'éditorialiste controversé Mathieu Bock-Côté, chroniqueur au *Journal de Montréal*. L'auteur tente de faire coïncider les faits de société et de littérature au développement de ses connaissances.

Un sentiment d'«idéologie de rat-trapage» - référence au pamphlet de Pierre Vallières (1968) - se dégage de telles discussions sur les

rapports entre Canadiens, Québécois et Premières Nations. Pour réfléchir la complexité du phénomène, il serait préférable de lire des ouvrages majeurs comme *La réduction. L'autochtone inventé et les Amérindiens aujourd'hui* (2003) et *L'éclosion. De l'ethnie-cité canadienne-française à la société québécoise* (2005), du sociologue Jean-Jacques Simard. Les penseurs autochtones tels que Tayaike Alfred, Georges Emery Sioui, ou Romeo Saganash sont absents de l'ouvrage d'Harel.

On n'y trouve, non plus, aucune discussion interdisciplinaire avec des pairs des arts visuels, du théâtre ou du cinéma - je pense au percutant livre de Bruno Cornellier, *La «chose indienne». Cinéma et politiques de la représentation autochtone au Québec et au Canada* (2015). Celui-ci critiquait dans son essai le colonialisme des institutions culturelles qui, face à l'émergence des arts autochtones, veulent conserver le pouvoir de définir la place de l'Autre. Cette fonction de définition de la «chose indienne» et de la «place» des écrits autochtones dans le corpus québécois francophone est au cœur du «dessein de leur étude à l'université» que projette Harel. La critique de fond qu'adresse Cornellier aux institutions cinématographiques vaudrait donc aussi pour le champ littéraire.

Cette étrange posture du «braconnier» érudit, transposition du concept de «rôdeur» chez Michel de Certeau, que défend Simon Harel mérite qu'on s'y attarde. Voici quelques remarques en vue de marquer une distance épistémologique, éthique, sociologique, artistique et littéraire entre ses positions et les miennes. Ces remarques s'ancrent dans l'actuelle revitalisation des langues

autochtones qui a cours pour nommer la réappropriation des territorialités autochtones, selon la vision wendat de l'*Ohterah'*.

### **Magtagoëk**

Simon Harel insiste sur la notion de territoire. Nos compréhensions de celle-ci diffèrent. «Magtagoëk» est l'appellation, en langue miq'maq, pour «le grand chemin qui marche», le grand fleuve Saint-Laurent. La vaste majorité de la population de la province de Québec, en Canada, se concentre le long de ses rives. Elle y limite sa connaissance empirique. C'est le contraire pour les communautés des dix Premières Nations et des Inuits, au Nunavik. Elles occupent toute la superficie du territoire. Les écrivains des Premiers Peuples évoquent, rêvent, nomment en nos langues ces territoires qui débordent les réductions : *Nikastinan* (Atikamekw), *Nitassinan* (Innus, Naskapis), *Nikmatut-Mi'kma'ti* (Mi'qmaq), *Ndakinna* (Waban A'ki), *Eeyout itshhe* (Cris), *Abitibiwininis* (Anishinabes-Algonquins), *Nionwentsio* (Wendats) et *Nunavik* (Inuits). Leur horizon géographique n'est ni le rêve passé d'une Amérique française devenue une province dans la confédération du Canada, ni celui d'une catégorie dans la littérature québécoise francophone.

### **Wendat endi'**

Pour Harel, la résistance d'une An Antane Kapes, dans les années 1970, à parler, à transmettre et à s'exprimer dans sa langue ne serait plus partagée par les nouvelles générations d'écrivains autochtones, lesquels, au nom «des valeurs de diffusion à un vaste auditoire» ainsi que «pour vivre son époque et aborder son identité avec

**Comment se sent-on quand on semble  
une solution pour l'Autre ?**

assurance» et «faire sa place dans le champ littéraire», adhéreraient à l'écriture en français et s'inscriraient dans une sous-catégorie des lettres québécoises.

Ça me semble réducteur. Les tendances actuelles montrent que l'emploi des langues autochtones dans les arts se perpétue et se généralise. On voit des percées sur les scènes internationales, des traductions qui vont croissant, mais surtout un engouement des jeunes créateurs autochtones pour l'apprentissage de nos langues longtemps en dormance, pour leur réappropriation. Que voilà un mouvement artistique d'«ensauvagement» comme autodétermination par et pour les Autochtones. C'est aussi l'assise du renouvellement des «relations» interculturelles, dont le succès dans la littérature québécoise n'est qu'une manifestation. Ajoutons-y le développement des éditions Hannenorak et du Salon du livre Kwahiatonhk, les traductions anglaises d'écrivains autochtones et leur rayonnement à l'international, comme en témoigne la récente présentation vedette de Joséphine Bacon au Salon du livre de Genève.

### **Ohterah'**

Au chapitre quatre, Harel pose la bonne question : «*[Qu'est-ce] que peut la littérature?*» Il décrit sa posture et définit sa stratégie littéraire de braconnage : «*Je dois reconnaître, avec lucidité, que je suis résolument un Québécois de ma génération, balloté par les attermolements de la condition de minoritaire et récusant néanmoins cette dépréciation avec l'énergie du désespoir. C'est pourquoi les braconnages me permettent d'enjoliver ma condition de minoritaire, de la mettre au goût du jour, d'aller vers l'esquive et le contournement.*» J'ai eu beau lire et relire l'argumentaire visant à exposer les braconnages comme une «cassure à l'égard du don», une ignorance des territoires autochtones («*je m'engage sur un territoire que je ne connais pas*») et un «travail d'universitaire» qui «court-circuite la rhétorique des pratiques coloniales», les propos de

l'auteur demeurent paradoxaux. On ressent plutôt l'attraction centrifuge qui voudrait faire des littératures amérindiennes l'objet d'étude d'une nouvelle chaire de recherche à l'université. N'y décèle-t-on pas un certain clientélisme?

J'oppose à cette posture l'*Ohterah'*, mot wendat qui exprime une indivisibilité entre les conceptions de la vie et de l'imaginaire, du temps et de l'espace. Il élève les dimensions spirituelles et écologiques relatives au respect des animaux que l'on chasse. Que ce soit pour les Amérindiens nomades comme les Algonquins (Innus, Atikamekw, Naskapis, Cris, Wolustuks, Mi'qmaq, Anishinabes, Waban A'kis), ou semi-nomades comme les Iroquoiens (Kanienké'a : ka' et Wendats), les rapports avec la faune et la flore sont d'ordre écosystémique et spirituel. Le rapport à l'esprit des animaux ne permet pas d'envisager le braconnage, c'est-à-dire la chasse ou la pêche «*sans permis, ou à une période, en un lieu, avec des engins prohibés*». Braconner sur les terres d'autrui signifie l'irrespect. Le braconnage est un délit. À la chasse, les braconniers utilisent des subterfuges pour piéger le gibier. Certains vont jusqu'à casser les jambes des gros cervidés avec leur camionnette! Ils saccagent, mutilent, polluent, gaspillent et font des trophées du gibier. À l'opposé, l'artiste tepehuane et écologiste radical Domingo Cisneros, dans son magnifique livre *La guerre des fleurs. Codex Ferus* (2016), nous livre une littérature d'initié au chamanisme et à l'esprit des animaux. Là est la noblesse.

Harel plaide la cassure du don. Les notions de *Potlash* et de *Makusham*, par exemple, ont été à la base du concept de fait social total, notion clé de l'anthropologie et de la sociologie moderne. C'est aussi parce qu'elles expriment ces transactions de dons et de contre-dons que les sociétés sont stables et pourtant changent. À cet égard, l'utilisation du terme *Potlash* par l'Internationale lettriste et situationniste européenne, pour nommer sa revue faite d'une page mobile, est une application dans l'art

et la littérature que l'on doit aux Amérindiens. Cette cassure semble donc incompréhensible au regard autochtone.

Avouant sa méconnaissance empirique des territoires amérindiens, l'écrivain propose de braconner nos «*marqueurs culturels*», témoignages, théâtralités, scénarios narratifs, fictifs ou poétisés et, pourquoi pas, visuels. Or, l'esprit des lieux que l'on habite et où l'on circule rejoint l'importance de nommer les lieux dans nos langues. Il n'y a de territoires qu'habités, territoires dans lesquels on circule, communique, échange. Il faut les apprivoiser, y vivre en harmonie via des savoirs, des savoir-faire et des savoir-vivre ensemble. Les notions de propriété privée et de frontière, sous la forme d'État, de compagnies, d'individualisme et de paysages (beaux-arts, photographie), viennent avec le Blanc, compris, à la suite de Jean-Jacques Simard, comme le capitaliste. Les formes de l'oralité (mythes, légendes, récits et écritures), des rythmes et des sons (de la route des pow-wow au hip-hop urbain), des wampums, ces paroles stylisées, et la revitalisation des langues autochtones enrichissent nos imaginaires. Les gardiens des wampums existent toujours, de même que la réinterprétation de ceux-ci.

Cette vision d'ensauvagement et de renouvellement des relations suggère une tout autre posture que celle du braconnage. L'*Ohterah'* fusionne avec la notion d'américité<sup>2</sup> liant aux territoires cosmologie et mémoire.

Là où nous sommes, là est la «place» des littératures autochtones! ■

<sup>1</sup> Ce colloque organisé par l'Université de Montréal en collaboration avec le Bureau national d'ethnologie d'Haïti accompagnait la riche programmation littéraire et artistique de l'événement de création et d'échanges interculturels *Les nuits amérindiennes en Haïti*, une initiative des éditions Mémoire d'encier. Sur le sujet de l'émergence de la littérature autochtone au Québec, une des questions à débattre était : «*Quelle est l'origine d'une identité québécoise dans son rapport au colonialisme et à la fondation territoriale identitaire lorsque le 'peuple invisible' se met à en parler ?*»

<sup>2</sup> Voir à ce sujet Georges Emery Sioui, «*1992 - la découverte de l'américité*», dans Gerald McMaster et Lee-Ann Martin (dir.), *Indigena. Perspectives autochtones contemporaines*, Hull, Musée canadien des civilisations, 1992, p. 59-70.